

Allocution de M. Marcel A. NAVILLE, président de la  
Fondation pour Genève, à l'occasion de la Remise du  
Prix 1978

Aula de l'Université - mardi 4 avril 1978, à 18 h. 30

---

Monsieur le Président du Conseil d'Etat  
Monsieur le Maire,  
Excellences,  
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

La Fondation pour Genève, dont j'ai l'honneur d'ouvrir aujourd'hui la première manifestation publique, est heureuse de vous accueillir si nombreux au sein de cette Aula rénovée et de vous voir prendre part à cette cérémonie de remise de son Prix 1978.

Ce prix ne prétend pas être une récompense; il n'apporte, à celui qui en est le récipiendaire, ni un supplément de notoriété, ni un appui matériel pour la poursuite d'une oeuvre. Dans sa modestie, il se veut simplement un hommage à celui et à ceux qui, par leur action, ont contribué, d'une manière remarquable, au bon renom et au rayonnement de notre ville. On voudrait, au nom de Genève, honorer ceux qui l'ont honorée, rendre témoignage à ceux qui ont été d'inappréciables témoins. C'est dans cet esprit que nous aimerions traduire, par un geste mesuré, nos sentiments de reconnaissance et d'estime à l'égard de notre lauréat, Monsieur Vittorio Winspeare-Guicciardi.

Mais, en fait, pourquoi une Fondation, pourquoi Genève ... pourquoi Winspeare ? Permettez-moi quelques mots d'explication.

Genève, cette ville soucieuse, un peu sévère, un peu recluse, blottie derrière son cercle de montagnes, comme au creux d'une main, avec ce lac qui vient contre elle et empêche le regard de s'évader, Genève ne s'ouvre pas sur les horizons lointains. Sa géographie la porte à se ramasser et non à s'étendre; son histoire lui a enseigné la prudence et le repli. Sans cesse menacée par d'entrepreneurs voisins, le défilé des siècles n'évoque pour elle qu'une longue vigilance, afin de rester elle-même et ne pas s'amalgamer et disparaître dans de plus larges ensembles. Longtemps, elle n'a dû son salut qu'à sa cohésion interne et à sa crainte instinctive de l'infiltration étrangère. Cette lutte pour la survie lui a imposé de douloureux abandons. A plus d'une reprise, pour mieux rassembler ses énergies, elle a dû démolir ses faubourgs, raser ses campagnes et se regrouper derrière ses remparts. C'est la forteresse qui se referme, les portes qui se verrouillent. Toute ouverture, toute fissure est



un danger de mort. Que les grandes frayeurs du passé aient marqué durablement le caractère genevois, cela est incontestable et un certain réflexe de défense et de rejet nous est, hélas, familier. Que cette Genève de l'égoïsme et de la méfiance ait la vie dure, c'est une réalité.

Est-ce à dire cependant que le Genevois est décidément rebelle à tout apport extérieur ? C'est bien plutôt le contraire et je sais peu de peuples portant plus d'intérêt à ce qui se fait en dehors de chez eux. La réserve chez nous n'est pas indifférence et une certaine froideur n'éteint pas la curiosité. Connaître les pays étrangers et ceux qui les habitent est pour nous un besoin impérieux et comme une compensation à l'étroitesse de notre environnement. Le goût des voyages et de la lecture, si répandu dans toutes les classes de notre population, nous ouvre ces horizons lointains que notre paysage nous refuse. Les civilisations les plus éloignées, dans l'espace et dans le temps, exercent sur nous une véritable fascination et je ne connais pas de visiteur provenant des contrées les plus reculées qui ne soit assuré de trouver au milieu de nous quelques personnes qui connaissent son pays et s'en font les défenseurs. Si nous redoutons d'être entraînés dans les tourbillons de la politique internationale, nous n'en ressentons pas moins une solidarité profonde à l'égard de toutes les nations du monde. De là vient peut-être notre désir éperdu, et parfois pesant, d'aider notre prochain. Que cette Genève de l'ouverture et de l'accueil existe, c'est aussi une réalité. Mais, il n'y a pas lieu d'en tirer vanité et il convient de faire preuve ici de quelque modestie, car il y a bien des ombres à ce tableau.

Genève, c'est enfin l'échange, la rencontre, la communication. N'oublions pas que la première mention de Genève dans l'histoire, telle que la rapporte Jules César dans ses Commentaires, est celle d'un pont sur le Rhône,



d'un passage qui relie deux mondes, de deux mains tendues de chaque côté d'un fossé qui sépare. Et cela nous amène tout naturellement à ce troisième aspect de Genève, de cette Genève hors les murs sur laquelle nous n'avons que peu de prise et que d'autres bâtissent pour nous. Il y a là aussi une constante de notre histoire : de tout temps des étrangers ont apporté à notre ville plus peut-être qu'ils n'en ont reçu.

Au Moyen-Age, lorsque s'invente le commerce international, notre cité est présente avec ses foires de haute renommée. Mais, au dire des historiens les plus avertis, la part des Genevois dans ce commerce est faible et ce sont des Français, des Italiens, des Allemands, des Slaves qui fondent notre réputation commerciale.

Plus tard, ce sont des prédicateurs d'origine française, Farel, Froment, Calvin, qui diffusent à partir de la colline de St.- Pierre, cette Réforme qui met en mouvement l'Europe entière.

Les plus grands poètes de notre lac et de ses rivages, sont l'Anglais Byron et le Bourguignon Lamartine. Et ce n'est pas le moindre paradoxe de cette ville aux hommes sceptiques et prévoyants, aux femmes précises et matinales, que d'avoir été pendant longtemps un des hauts-lieux du romantisme.

Et que dire de ce flux permanent d'Italiens, ouvriers, artisans, juristes, savants, diplomates, qui n'ont cessé d'enrichir le tissu social de ce pays.

Je ne sais pas si nous nous reconnaissons toujours dans la Genève de Wilson, d'Albert Thomas, d'Eric Drummond, de Stresemann, d'Aristide Briand, de Titulesco, de Benès, de Venizelos, et j'en passe. Et pourtant, elle a été porteuse d'une immense espérance.



Aujourd'hui, une nouvelle Genève, bien réelle, incontestée, sinon par les envieux, fait entendre son message de paix et d'humanité à travers le monde. C'est celle de Winspeare précisément. Ce sera, nous l'espérons, celle de son successeur. C'est celle de Francis Blanchard, de Halfdan Mahler, de Philip Potter, de Léon van Hove et d'Henrik Beer, c'est celle de Georges Palthey, de Théodore d'Oultremont, de Victor Weisskopf. Qui pourra dire assez ce que représente l'apport <sup>d'un</sup> Vissert-Hooft, d'un Sadruddin Aga Khan, d'un Lev Kowarski, d'une Marie-Claire Blanchard.

Je ne peux les nommer tous, ces hauts fonctionnaires, ces chercheurs, ces philanthropes, ces philosophes des "Rencontres internationales", mais aucun n'est oublié. Que de noms prestigieux habitent notre maison et de quel éclat ils la font resplendir !

C'est à perpétuer cet éclat que la Fondation pour Genève entend se consacrer. Emanation de milieux privés, elle peut compter sur la compréhension et les encouragements des pouvoirs publics, mais elle se propose surtout de regrouper les bonnes volontés éparses et de servir de tremplin à des projets en quête de lancement. Son but est de soutenir et de développer toute initiative tendant à maintenir Genève dans son rôle de place de rencontre, de foyer d'idées et de centre de réalisations exemplaires.

Y a-t-il aujourd'hui quelque chance pour un mécénat de cette espèce ? La réponse, Mesdames et Messieurs, vous appartient. Notre Fondation sera ce que les amis de Genève voudront qu'elle soit. Elle fleurira à la mesure de leur intérêt ou s'éteindra au gré de leur indifférence. Sa création est encore trop récente pour qu'elle puisse vous présenter déjà ses premiers accomplissements. Pour le moment, grâce à de généreux donateurs, elle a assuré le financement de quelques études préalables dont elle fera connaître les résultats le moment venu. Nous sommes certains que ce n'est pas en vain



qu'elle fera appel au concours des particuliers, des entreprises et des institutions publiques et privées, chaque fois qu'il y aura lieu de promouvoir un projet dont bénéficierait, à long terme, notre communauté toute entière. En décernant aujourd'hui, devant une assistance de choix, un prix qui ne sera pas forcément annuel, elle souhaite se faire connaître de tous ceux qui pourraient s'intéresser à ses objectifs.

Elle a voulu que ce premier prix aille à une personnalité qui incarne ce type d'homme dont Genève tire une grande part de sa renommée.

C'est donc à vous, Cher Ami, que j'aurai l'honneur de remettre, dans quelques instants, notre modeste rameau d'olivier. Ce serait pour moi une tâche bien agréable et captivante que de dresser votre biographie et de retracer votre activité pendant dix ans dans vos fonctions de Directeur général de l'Office des Nations Unies à Genève. Je le ferais avec d'autant plus de plaisir qu'ayant eu la chance, plus d'une fois, de m'adresser à vous pour l'examen de quelque problème difficile, il me serait possible de faire état d'impressions personnelles et de souvenir inédits. Mais tel n'est pas notre propos aujourd'hui. Vous avez été le grand serviteur d'une grande idée, vous avez marqué la communauté internationale de votre style et de votre hauteur de vues. Dans le respect des opinions d'autrui, vous n'avez jamais transigé sur ce qui est juste et sur ce qui est droit. Selon le mot d'un de vos amis, vous avez impressionné sans faire pression.

De votre disponibilité, de votre sagacité politique, de la rectitude de votre jugement, beaucoup se sont fait un exemple. Mais, imagine-t-on toujours l'ampleur des efforts et des sacrifices qu'une telle disponibilité exige ? La vie de famille, les goûts personnels, les loisirs récupérateurs, le culte de ce qui est beau, à quoi vous êtes si profondément attaché, à tout cela, il a fallu pendant longtemps



dire adieu. Et il me plaît de relever ici combien la présence à vos côtés de Madame Winspeare a rendu ces renoncements moins pénibles. Son charme naturel et sa noblesse de coeur ont créé autour de vous un climat propice à l'accomplissement de votre tâche. Nous tenons à l'associer à l'hommage qui vous est rendu.

On vous dit un peu secret, parfois distant; ce sont là les défenses d'une sensibilité très vive. Il y a chez vous des impatiences; mais de quelles longues patiences - et je les mets au pluriel - n'avez-vous pas fait preuve ? On a prétendu que vous pouviez être cassant; je voudrais pouvoir raconter l'incomparable médiateur que vous êtes. De toute votre personne, de toute votre action, a rejailli sur notre ville un lustre extraordinaire. C'est assez pour vous considérer comme un ami de notre petite république.

Il me vient un doute : aimez-vous Genève ? Vous ne m'en avez pas fait la confidence; mais, après tout, peu importe. Il n'est peut-être pas nécessaire d'aimer notre canton pour s'y plaire et pour lui plaire. Et il n'est pas indifférent que ce que vous avez fait pour illustrer le nom de Genève ne vous ait pas été commandé par un mouvement de sympathie irraisonnée et partielle mais soit bien le fruit d'une réflexion objective et de nature plus politique que sentimentale. Vous avez compris et défendu la nécessité qu'il y a pour le monde de pouvoir disposer d'une case libre sur l'échiquier international. Alors que certains proposent d'autres villes, vous connaissez mieux que personne les arguments qui plaident pour Genève.

Mais cette ville, qui trop souvent cherche sa voie, hésite sur sa destinée; cette population partagée entre d'assez beaux élancements et de compréhensibles nostalgies, vous aimeriez la sentir plus convaincue du rôle international



qu'elle a le devoir de pleinement assumer. Car en établissant chez nous ses institutions les plus chargées de promesses, en renouvelant dans cette arène des rencontres dont dépendent les lendemains de l'humanité, le monde nous témoigne une confiance et nous rend responsables d'un espoir de paix et de bien-être futur que nous n'avons pas le droit de négliger. Amener les esprits à cette prise de conscience, faire de cette place le meilleur lieu d'échanges, a été une de vos constantes préoccupations. Est-il nécessaire de rappeler le soin que vous avez apporté à l'animation du "Forum des jeunes", cette expérience audacieuse qui permet à toute une jeunesse d'entrer de plain-pied dans les problèmes de la vie internationale ? Faut-il mentionner les relations suivies et confiantes que vous avez entretenues avec nos autorités et votre présence fidèle - au prix de quel surcroît de fatigue - à toutes nos manifestations philanthropiques locales, et Dieu sait si elles sont nombreuses !

On pourrait dire encore beaucoup de choses sur vous. Je n'en ajouterai qu'une dernière. Représentant sincère de tous les pays du monde, interlocuteur impartial des Gouvernements et des partis les plus opposés, vous n'avez cessé d'être un fils de votre pays. Prenant vos attaches aux deux extrémités de cette Italie douloureuse et qui nous est si chère, à Naples et à Venise, vous avez voulu rester fidèle à ce pays dont sont issus tant de nobles esprits et d'âmes généreuses. En rendant hommage au grand Italien que vous êtes, Genève est fidèle à une tradition qui lui fait reconnaître souvent, parmi ses hôtes étrangers, les plus méritants de ses concitoyens.



## Remise du Prix de la Fondation pour Genève 1978

Au moment de procéder à la remise du prix, je voudrais adresser les remerciements les plus vifs du Conseil de Fondation à tous ceux qui, par leur collaboration ou leurs dons, nous ont permis d'organiser cette manifestation.

En premier lieu, le Conseil d'Etat et le Conseil administratif qui ont bien voulu être présents à cette cérémonie et offrir la réception qui suivra. Les dirigeants de l'Université ont mis gracieusement cette Aula à notre disposition. Plusieurs personnes, que je ne peux nommer toutes, nous ont fait bénéficier de leurs conseils pour le choix de notre lauréat. Une charmante artiste étrangère, mais résidant à Genève, Madame Catherine Cook, a dessiné et fait graver pour nous l'élégant diplôme que nous allons remettre à M. Winspeare.

Enfin, grâce à un généreux donateur, qui a voulu rester anonyme, nous avons pu réunir deux ouvrages que je voudrais présenter à notre lauréat. La perspicacité, le goût de la recherche et les connaissances étendues du Professeur Bernard Gagnebin lui ont permis de découvrir deux éditions devenues presque introuvables : l'une est l'Histoire de Genève, publiée à Lyon en 1680-1682 par l'historien français Jacob Spon et qui est la première en date des histoires de Genève. L'édition que vous avez sous les yeux est la première qui a été imprimée à Genève en 1730. Elle s'orne de deux très belles gravures représentant Genève vue du Levant et vue du Couchant et d'une carte de la région à cette époque. L'autre, ce sont les oeuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau, dont nous célébrons cette année le deuxième centenaire de la mort. Cette édition, une des plus belles et des plus complètes



qui existent est due à la Maison Lefèvre qui l'imprima en 1820-1821.

En vous remettant ce témoignage d'estime, nous espérons ne pas nous être écartés des recommandations que faisait Rousseau lui-même : "Quand on veut honorer les gens, écrivait-il, il faut que ce soit à leur manière et non pas à la nôtre, de peur qu'ils ne s'offensent avec raison des louanges nuisibles qui, pour être données à bonne intention, n'en blessent pas moins l'état, l'intérêt, les opinions ou les préjugés de ceux qui en sont l'objet."

